Je deviens sarcastique et ma voix siffle un peu. Cependant, il en faut plus pour ébranler Ma qui ne relève même pas mon impertinence.

- Son âme est toujours ici, sais-tu. Mais pour rencontrer une âme, il faut se mettre en état d'accueil, s'effacer suffisamment pour faire de la place à l'autre, gommer tout ce qui est superflu en soi, cesser d'être en attente, exigeante, comme tu l'es ces temps-ci. Il est nécessaire de se taire. D'écouter. De devenir berceau.
T'en sens-tu capable ?

Je l'ignore.
Pour le moment, je suis tiraillée par mille frustrations, mille désirs, et par une colère qui me dévore. Ma va s'enrouler dans sa natte, et, sans un mot de plus, s'endort aussitôt.
D'exaspération, je frappe le sol de mon pied, soulevant un nuage de poussière qui retombe très vite. Alors je m'acharne, jusqu'à provoquer une tempête rouge autour de moi, une tornade de fureur dont je suis le centre.
L'oiseau, que mon manège n'effraie plus, est revenu se percher au-dessus de ma tête et me nargue de son sifflement moqueur. Cela me calme instantanément et, épuisée, je me laisse glisser le long du tronc, telle une poupée de chiffon.
La journée passe lentement. Comme si les heures avaient de la peine à s'emboîter les unes aux autres. L'ombre de l'arbre tourne petit à petit autour de lui.
Je reste allongée à son pied, lovée dans un bras de racine. Je regarde entre les branches des bouts d'azur figés. J'ai grignoté quelques fruits secs, lampé un peu d'eau à ma gourde. Ma, toujours enrobée de sa couverture, semble sommeiller profondément. Somme toute, il n'y a de vivant, dans ce coin de la Prairie, que l'oiseau et moi.
Je l'écoute, dans ses froissements de plumes, dans ses sautillements légers. Parfois, il gazouille et à d'autres instants, il se tait, laissant se poser sur lui le silence alentour. Ma poitrine se soulève régulièrement, je sens, dans mes artères, le sang couler vers mes

organes. Tout cela fait un bruit de fond, qui occupe tout l'espace, me berce… moi et l'oiseau, l'oiseau, mon sang et moi, mon sang, l'oiseau, le ciel immobile, moi, le ciel…

- Je t'attendais.

Je sursaute. D'où viennent ces mots que j'ai entendus distinctement ? Je jette un coup d'œil autour de moi, mais il n'y a personne, à part Ma.

- Tu me cherches où je ne suis pas.

- C'est-à-dire ?

- Je ne suis pas à l'extérieur de toi, mais en toi.

La voix reprend :

- Ainsi, tu es venue… et c'est donc toi…

- Moi quoi ?

- Celle par qui les arbres repeupleront la Prairie. C'est curieux, je ne t'imaginais pas comme ça !

Et j'entends des milliers de bruissements tendres, un rire fait de vent et d'herbe.

- Non, pas d'herbe, corrige mon interlocuteur invisible, des feuilles, beaucoup de feuilles.

- Vous voulez quoi ?

- Je te l'ai dit, je t'attendais. Ferme les yeux, tu me verras mieux les yeux fermés.

Quand j'ai ouvert les paupières, il faisait déjà nuit. Au-dessus de moi, les ramures cloisonnaient les étoiles et l'oiseau s'était assoupi sur sa branche. Ma avait allumé sa lanterne et elle lisait dans une clarté floue.

Je m'approche lentement.

- Tu lis quoi ?

Elle ôte précautionneusement les lunettes qu'elle a sur le nez, replie les montures délicatement, avant de ranger le tout dans un vieil étui. Je m'esclaffe :

- Mais… elles n'ont pas de verres, tes lunettes !

Ma pince les lèvres, un peu vexée pour de faux. Elle grommelle quelque chose dans sa jaquette de laine. Je m'approche d'elle, me serre contre les mailles rugueuses en m'accroupissant, et je demande très doucement :

- Ce sont celles de Pa ?

Ma acquiesce d'un hochement de tête.

- Pourquoi les mets-tu ?

- Parce qu'en les portant, j'ai l'impression de voir avec ses yeux. Mais les verres n'étaient pas adaptés à ma vue, alors je les ai ôtés.

Je ne dis plus rien. Ma m'interroge :

- Tu as passé une bonne journée ?

Quelle étrange question ! Nous avons été à dix mètres l'une de l'autre depuis des heures… et pourtant, j'étais si loin d'elle… !

Ma observe mon visage tandis que je cherche vainement une réponse qui corresponde un tant soit peu à ce que je voudrais dire. Finalement, je ne peux qu'articuler :

- Je ne sais pas.

Je m'allonge, face au firmament.

Et petit à petit, le voici qui se couvre de ramures, de feuilles, tandis que je raconte comment, il y a de cela des millions d'années, des arbres ont conquis la Prairie, se succédant les uns aux autres, génération après génération, faisant face aux conditions climatiques, aux catastrophes naturelles, participant au partage de la terre, exprimant de leurs troncs, de leurs branches et de leur frondaison l'élan de vie du sol nourricier. Les mots me viennent doucement…

… le goût de la mousse vert clair qui nimbe les clairières au matin des printemps

… l'ombre sous laquelle un papoose dort en souriant

… la fumée odorante des feux réchauffant les miens au creux des hivers rigoureux

… le voile tendre et complice derrière lequel une jeune femme et

un homme s'embrassent et s'aiment…
… une brassée de bois sec servant de dernier berceau à l'âme qui s'envole
… les racines qui fouissent la terre, comme l'ancre des vaisseaux, alors que dans leurs voiles, des brises de voyages soufflent
… et puis le temps : le temps pour une graine de trouver son chemin dans l'humus et de partir à l'assaut du ciel, le temps de croître, de vivre et de mourir
… l'arrivée des machines, les gémissements de la forêt qui tombe et succombe, couverts par les hurlements des tronçonneuses, les feulements avides des camions, les ahanements des ouvriers
… les oiseaux qui s'envolent et les esprits qui pleurent, qui errent…
… le vent prenant possession des collines, les abrasant, s'introduisant dans la moindre lézarde du sol, écartant sans remord les deux bords de la plaie
… jusqu'au jour où une petite main – ma main – plante une graine minuscule et que tout peut recommencer…

… je me tais. Ma est restée immobile durant tout mon récit. Sa lanterne donne des signes de fatigue. En dessus de nous, la galaxie déverse son flot d'étoiles.

- Finalement, cet arbre est la somme de tous ceux qui l'ont précédé, dis-je rêveusement, tandis que derrière le tronc mort, les branches nues, se faufile une procession de fantômes feuillus, résineux, épineux aussi, issus de la nuit des temps et de plus loin encore, quand la vie se résumait à un agglomérat de cellules, d'êtres unicellulaires, voire même de… et soudain je sens en moi, la suite des hasards qui a permis qu'un arbre pousse dans un pot, que je sois celle qui le regarde grandir, de tout ce qui a été nécessaire pour que cette rencontre ait lieu un jour. J'ajoute, un peu honteuse :

- Et moi qui ne voulais pas l'écouter, qui refusais de l'arroser !

La lanterne s'est éteinte et je constate que je parle toute seule. Ma s'est enroulée à nouveau dans sa couverture et me tourne le dos. Je me lève lentement, ramasse mon sac et je retourne vers l'arbre mort. Sans rancune, il entrouvre un peu ses racines et accueille mon sommeil.

Le soleil se lève.
J'ai grimpé la colline la plus proche. Elle est à peine plus haute que celle sur laquelle trône l'arbre. D'ici, je peux contempler la lumière - bleue, puis mauve, rose enfin - gagner du terrain, s'insinuer petit à petit dans les multiples failles, les anfractuosités qui constellent la plaine et admirer le premier rayon doré joindre les mille doigts suppliants, dressés vers le ciel, de l'arbre mort.

- Quelle est donc ta prière ? je questionne à mi-voix.

Je n'attends pas la réponse. Je la connais déjà.
J'empoigne mon sac et après un dernier regard, je me mets en route… ou en chemin… ou en sentier… même pas d'ailleurs, car il n'y a pas de sentier dans cette partie de la Prairie. Juste quelques traces laissées par les tourbillons d'air. L'empreinte du vent.
Ma n'est déjà qu'un point sur l'horizon. Comme je le suis certainement pour quiconque m'apercevrait de loin.
Un point, deux points, une multitude de points, certains déjà passés, d'autres en devenir, qui appondus créent cette toile mouvante et jamais identique qu'est la vie. Qu'est-ce qui les différencie ? Et quelle place dans cette foule pour un arbre, mon arbre ?

- La place que tu voudras bien lui donner, me souffle une voix de bois et de feuilles.

Je tourne sur moi-même : devant moi se déroule un chapelet de mamelons, seulement hérissés d'herbes sèches. Je ris et je crie, en dévalant la pente :

- Oh ! Mais je ne sais si tout ça sera suffisant ! Après une vie en pot…